

# RÊVER

(ou l'inverse)

## Conte palindromatique

*Pour tous ceux qui rêvent qu'ils rêvent,  
alors qu'en fait, ils rêvent qu'ils rêvent.*

Cette nuit-là, oui, cette nuit là, je m'en souviens parfaitement, je rêvais que j'étais un chien, et que mon maître (que le dieu des chiens le patafole, ce salaud !) me réveillait à grands coups de botte .

C'était un rêve, sauf les coups de bottes, qui étaient bien réelles, et qui commençaient à ébranler la porte d'entrée. J'émergeais difficilement, très difficilement. Il faut dire que j'avais ingurgité la veille je ne sais combien de somnifères afin de trouver enfin le sommeil... Quand les hurlements atteignirent un niveau de décibels insupportable, je me décidai, et en m'accrochant à quelques meubles, j'essayais d'atteindre cette foutue porte. Elle résistait encore miraculeusement à la horde qui s'efforçait de l'enfoncer.

Lorsque je reçus le battant en pleine figure, et que je me retrouvai le nez écrasé contre le mur avec le museau froid d'un magnum sur la nuque, je compris que je ne rêvais plus, hélas ! et que j'allais regretter mes petits soucis canins. Ils me firent descendre sans trop de brutalité et ils me propulsèrent dans une énorme berline aux vitres teintées. C'est là qu'ils m'aveuglèrent avec un bandeau de cuir sur les yeux, et qu'ils me rendirent muet en me scotchant une large bande de sparadrap sur la bouche. Je pouvais encore entendre, mais quoi ? Les bruits extérieurs ne pénétraient pas dans cette voiture hermétique. Par contre, je sentais parfaitement la fumée des cigarettes qu'ils s'étaient empressés d'allumer. Des Malboro, je crois. Le trajet me parut très court, trop court. Après, je dus grimper deux étages, me sembla-t-il, soutenu sous les aisselles par deux poignes de fer qui me guidèrent complaisamment, mais fermement, vers une chaise sur laquelle on me fit asseoir. Le bandeau se dénoua prestement et le sparadrap fut arraché avec une certaine délicatesse.

Je me trouvais dans une pièce assez grande, aux murs blancs, et devant moi, accoudé sur un bureau noir très design, un jeune homme blond, sympathique, me souriait. D'un geste négligent, il effaça les deux sbires qui m'avaient si aimablement escorté... J'espère que mes collaborateurs se sont montrés corrects, s'informa-t-il en accentuant son sourire... Je ne voulais pas être en reste... Parfaitement corrects, enfin, presque ! Je suppose que vous ne pouvez pas exiger d'eux qu'ils se conduisent en parfaits hommes du monde... En effet. Mais j'ai horreur des violences gratuites. Je tiens à ce que les personnes que je convoque arrivent ici, dans mon bureau, avec la certitude d'avoir affaire à, disons : à un ami, et non à un tortionnaire... Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. Je vais donc, si vous le permettez, profiter de cette disposition d'esprit qui vous honore pour vous poser une question, une simple question... Je vous en prie... Je voudrais connaître le motif de ma présence dans votre bureau. Je n'ai pas eu le loisir de le demander à vos gori, pardon, à vos collaborateurs, pour l'excellente raison qu'ils m'avaient parfaitement bâillonné... Simple précaution, mon cher. Vous devez comprendre que nous ne pouvions pas vous laisser la possibilité d'ameuter la foule des badauds qui auraient pu mal interpréter cette simple convocation... En effet, ils auraient pu penser qu'il s'agissait d'un enlèvement, et d'un enlèvement organisé par les services secrets de la police, ce qui est impensable !... C'est exactement cela ! C'est vraiment un plaisir de converser avec vous...

L'entretien continua ainsi, dans un registre faussement mondain. Je ne voulais surtout pas laisser transparaître ma peur. Et lui m'avoua qu'il détestait les brutalités employées habituellement par ses collègues et ses collaborateurs. J'appris donc que, malgré une surveillance constante (une dizaine d'inspecteurs épiaient le moindre de mes gestes depuis un bon trimestre), rien de répréhensible n'avait pu être relevé contre moi. C'était justement cette apparente innocence, m'informa l'aimable jeune homme en accentuant son sourire, qui lui avait semblé éminemment suspecte, ainsi qu'à ses supérieurs, d'ailleurs. Tout homme commettait des actions blâmables, sa vie étaient parsemée de failles. Or, à moi, on ne pouvait rien reprocher. Et ses yeux bleus se métallisèrent quand il proféra cette gravissime accusation. Je devais donc détenir un secret considérable que je dissimulais derrière un écran, mon apparence de père tranquille. Mais lui m'avait deviné, et c'était la cause de ma présence dans son bureau, présence qui lui procurait, m'avoua-t-il en rosissant quelque peu, l'immense plaisir de converser avec moi.

... Bref, que me voulez-vous ?... Oh ! Tout simplement, vos aveux... Quels aveux ? Je ne peux rien avouer ! Je n'ai rien fait de condamnable ! Je ne vais quand même pas inventer des crimes que je n'ai pas commis !... Allons, allons, cher monsieur, calmez-vous. Dites-moi tout, et vous nous éviterez, à vous d'abord, et à moi aussi, de pénibles moments !... Le sourire était toujours sur ses lèvres, un peu plus crispé évidemment, mais les yeux avaient pris la couleur de la mer quand l'orage menace. Je pressentis que l'homme courtois qui m'avait civilement accueilli allait laisser la place au tortionnaire de service. C'est pourquoi je me lançais avec ce qu'on a

coutume d'appeler : l'énergie du désespoir... Ah ! ça y est ! Vous vous démasquez ? Finis les sourires, les amabilités et les belles phrases ? On passe aux choses sérieuses ? Alors, par quoi commence-t-on ? La baignoire ? L'électricité ? Les ongles arrachés ?... Et pourquoi pas les brodequins, pendant que vous y êtes ?... Il esquissa une moue méprisante... Vous nous croyez encore au moyen âge ! Non, nous avons d'autres moyens, disons, plus humains, et cependant terriblement efficaces... Sa voix douce me glaçait. J'essayais de donner le change en feignant l'intérêt poli... Ah oui ? Et quels sont-ils ?...Le rêve, cher monsieur, le rêve ! Nous allons vous inoculer du rêve !... Il jubilait... Le rêve ? Et c'est cela votre dernier gadget pour faire avouer des délits qui n'existent que dans vos cerveaux dégénérés ? Sans vouloir vous offenser, il me semble que vous êtes un fameux chasseur de coquecigrues !... Et je réussis à émettre un rire qui ne sonnait pas trop faux. À mon grand étonnement, il ne parut nullement contrarié par mon hilarité factice, il s'y attendait peut-être... Amusez-vous ! Riez ! C'est sans doute la dernière fois que vous en avez le loisir... Le ton était neutre, plat pourrait-on dire : il ne menaçait pas, il constatait. Mais quand il se leva à demi, sa voix devint brusquement plus tranchante... Bien. Nous avons assez perdu de temps. Suivez-moi.

C'est ainsi que je me retrouvais, comme l'an passé, à Marienbad, dans un salon bourgeois où trônait derrière un gigantesque bureau un être difforme, minuscule, qui devait quand même appartenir à la race humaine puisqu'il s'exprimait, fort bien du reste, en français. Il me pria de m'asseoir dans un fauteuil confortable, et me posa quelques questions sur ma famille et mes amis. En tournant légèrement la tête sur la gauche, je m'aperçus que le blondinet aux yeux bleus avait disparu comme par enchantement... Comprenez-vous, m'expliqua le monstre en s'accoudant sur son secrétaire Empire, si vous voulez que je mène à bien l'expérience à laquelle vous allez participer, il faut que je sois en possession de certains détails intimes vous concernant, vous et vos proches... Je lui fis remarquer que, personnellement, je ne désirais rien, et surtout pas participer à une expérience dont j'ignorais les modalités et le but. Il eut l'air surpris, et poussa un long soupir qui devait exprimer sa profonde lassitude. La question n'était pas là, j'étais un patient qu'on lui avait fourni, je n'avais rien à dire, et il connaissait suffisamment son métier. Il me parut quelque peu froissé par mon intervention, et le son de sa voix était inamical lorsqu'il m'ordonna sèchement de m'assoupir.

Lorsque je me réveille, il est toujours là, devant moi, dans la même position, et il me fixe toujours de ses yeux globuleux... Bien, après ce petit somme réparateur, vous devez être en bonne forme, et vous pouvez rentrer chez vous... Un éclair me foudroie. Quoi ! Je peux rentrer chez moi ? Je suis donc libre ?... Mais oui, mon cher, vous l'êtes. Nous n'avons rien retenu contre vous. Allez, je vous en prie, partez rassurer votre épouse. Elle doit être inquiète, la pauvre !... Sa voix glaciale contredit l'aménité de ses propos. Peu m'importe. Je prends, comme on dit, mes jambes à mon cou, et claque la porte sur toute cette abjection. À grande surprise, je me retrouve

immédiatement à la sortie. Aucun factionnaire de garde et, visiblement, nul sbire pour me pister plus ou moins discrètement. Étrange ! Mais l'essentiel, c'est d'aller retrouver Cécile. Je saute dans un taxi en maraude qui, dix minutes plus tard, me dépose devant mon domicile, 12, rue de l'Arbalète. Là non plus, personne en planque. Ai-je réussi à les convaincre de mon innocence ? C'est inespéré ! Je me précipite dans l'escalier, avale les deux étages en hurlant : « Cécile ! Cécile ! », et me bloque net devant la porte grande ouverte. Cécile n'est pas là, elle ne m'attend pas. Les grandes embrassades à la volée, en tournoyant et en suffoquant de rire comme au cinéma, c'est fichu ! Alors, je pénètre lentement, sur la pointe des pieds, dans notre appartement...

Au salon, dans le fauteuil Voltaire, Cécile me considère, les yeux durs. Elle n'est pas seule. Deux gorilles se prélassent sur le canapé, en se curant avec délicatesse les dents. Elle leur a servi une bonne rasade de mon vieux Chivas 20 ans d'âge que je réservais à mes amis, et ils semblent l'apprécier. J'ébauche une protestation... Mais, Cécile, pourquoi... Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre ! Va-t-en !... Sa voix coupe comme un scalpel. J'avance d'un pas pour la prendre dans mes bras. Les deux armoires à glace jaillissent aussitôt du canapé et, leurs éléphantiques battoirs en avant, m'empêchent d'approcher. Je glapis, outré... Mais, enfin ! Je suis chez moi ! Et qui êtes-vous pour oser... Deux cartes tricolores devant mes yeux, deux beuglements dans mes oreilles... Police politique !... Voyons ! Je sors de vos bureaux ! On m'a dit que j'étais libre ! Vous n'allez pas encore m'arrêter, non !... Ce n'est pas vous qu'on arrête. C'est votre femme... Je m'étrangle... Quoi ! Arrêter ma femme ! Mais elle n'a rien fait ! Je vous ordonne... Arrête ton cinéma ! Tu m'écœures !... Le ton est calme, froid, si froid que je ne la reconnais pas, ma Cécile !... Mais enfin, je ne comprends pas ! J'essaie de te défendre, et toi... Ah ! tu essaies de me défendre ! Après m'avoir dénoncée !... Le plafond, en s'écroulant, me tombe pile sur la tête et m'ensevelit... Dénoncée ? Je t'ai dénoncée ! Mais tu es folle ! Qui t'a raconté... Et ça ?... Elle me tend une feuille. Cécile est accusée d'appartenir à un mouvement terroriste international qui prépare des attentats dans la capitale. C'est bien mon écriture. Et c'est bien ma signature Je ne comprends plus rien... Ce n'est pas possible ! ... C'est tout ce que je réussis à bredouiller... Si, c'est possible ! En voici la preuve ! Tu sais que c'est archi-faux ! Pourquoi as-tu fait cela ? ... S'excusez-nous, m'sieur-dame, intervient l'un des mastodontes, mais faut qu'on y aille. L'patron va s'impatiser. ... Cécile se lève. Les deux gorilles l'encadrent. Au moment de franchir la porte, le plus petit qui semble être le chef, se retourne vers moi... Ah ! à propos de patron, n'oubliez pas de revenir le voir demain. Il a d'autres boulots pour vous... Je baisse les yeux pour éviter de croiser le regard de Cécile quand elle sort. Et je m'écroule, sur le Voltaire, évidemment.

Mais quelqu'un posa sa main sur mon épaule gauche en me secouant... Réveillez-vous.

Réveillez-vous. Vous rêvez. Vous rêvez. Réveillez-vous... Que cette voix était donc désagréable ! Je réussis avec peine à ouvrir les yeux. J'étais bien assis dans un fauteuil, mais ce n'était pas le Voltaire. Et je ne me trouvais pas chez moi, mais dans le bureau du nabot qui cessa de me tarabuster quand il s'aperçut que j'étais revenu sur terre... Alors, on a bien rêvé ?... C'est affreux ce que j'ai déliré ! Si vous saviez !... Mais je sais, mon cher, je sais. Et je sais que ce que vous avez vécu n'est rien, ou pas grand chose. Il s'agit simplement d'un R1, d'un rêve du premier degré. Bon, maintenant que vous êtes de nouveau conscient, vous allez prendre contact avec un de nos agents qui vous donnera nos instructions... Mais pourquoi ? Je ne tiens pas à faire partie de vos services ! Ne suis-je pas libre ? C'est vous-même qui me l'avez annoncé !... Certes, vous êtes libre, mais à condition que vous nous rendiez quelques petits services. Souvenez-vous de votre rêve et de ce que vous a dit un des deux barbouzes qui ont embarqué votre femme !... Mais, c'était un rêve ! Ce n'était pas la réalité !... Ça, mon cher, on ne peut jamais savoir ! Je vous donne cependant un conseil : si vous voulez revoir votre épouse, votre chère petite Cécile, vous avez intérêt à collaborer (le terme n'est peut-être pas, en la circonstance, très heureux, mais on fait avec ce qu'on a !) à collaborer, disais-je, avec nous. Vous comprenez ?... J'avais compris. Il me glissa alors une feuille avec le nom supposé de mon contact, et l'adresse où je devais le retrouver. Plus rien ne m'étonnait, et pourtant je sursautai lorsque je réussis à déchiffrer : Heinrich Puttkammer, Besserungsmittelstrass. Je connaissais fort bien cet Heinrich Puttkammer : il avait été mon condisciple à l'université de Stuttgart , et le moins que je puisse dire est que nous ne nous étions guère appréciés. Enfin, une nouvelle fois, je n'avais pas le choix : il fallait bien que me rende à Besserungsmittelstrass si je voulais sortir Cécile de ce pétrin où un sacré salaud (et ce n'était pas moi !) l'avait collée.

En entrant dans la taverne Silbergleit, je ne trouve aucune trace de Puttkammer, et je m'apprête à faire demi-tour lorsque qu'un gros Z.A. affalé au comptoir me fait signe d'approcher. J'ai beaucoup de difficultés à reconnaître dans ce porc engraisé l'étudiant plein de morgue qui était l'arbitre des élégances à la faculté de Stuttgart. Et pourtant, c'est bien lui : les yeux n'ont pas changé, et la petite lueur féroce qui s'y allumait jadis quand il préparait quelque farce cruelle est toujours là. ... Alors, mon cher Wilhelm, on ne salue plus les anciens camarades ?... En vérité, c'est bien le même : ce rire tonitruant qui puait la fausseté, cette voix affable d'où suintait une inexplicable haine, et cette moustache ridicule qu'il a écourtée afin de mieux ressembler à son idole... Ah ! C'est vrai, j'ai changé ! Dans le bon sens, j'espère ! Et toi ? Tu as abandonné tes belles idées de chrétien progressiste à ce que je vois ! Bravo ! Tu nous as enfin rejoints ! C'est bien !... Et il ponctue son discours par une bourrade qui peut paraître amicale. Je commence à ressentir les prémices de la nausée. Mais l'autre continue ses rodomontades et se met à hurler... Une bonne bière pour notre nouveau compagnon Wilhelm !... À mon grand étonnement, la salle éclate en applaudissements, et tous les bras se dressent, et toutes les chopes s'entrechoquent, et tous les

mufles se mettent à beugler : Zig Aïe !... Tu vois, jubile Puttkammer en se rengorgeant comme un paon, nous sommes tous prêts. On va leur en mettre, à ces salauds ! Mais, ... et il m'examine de la tête aux pieds avec une moue écœurée, ... tu n'es pas venu en uniforme !... En uniforme ?... Eh ! bien sûr ! Comment tu veux qu'on te reconnaisse si t'es pas en uniforme ? Un de nos gars peut bien te matraquer en te prenant pour un des leurs !... Un des leurs ?... Il me regarde tout à coup avec suspicion... Dis donc, toi ! Le patron t'a pas dit pourquoi il t'avait envoyé ici ?... Non... Alors tu sais pas qu'on va casser du youpin quand ces bougres de putes de youtres iront à leur saloperie de synagogue de merde ?... Non... Eh ben, mon cochon ! Tu vas bien te marrer ! Tiens, prends ça !... Il me tend un bout de chiffon où s'étale une swastika... Qu'est-ce que c'est ?... Un brassard, corniaud ! Mets-le pour qu'on te reconnaisse ! Et dépêche-toi ! Ils commencent à arriver ! Ah ! les lâches ! Ils arrivent en groupes ! S'ils croient nous faire peur !... Il bondit sur une chaise en hurlant... Allez, les gars, c'est le moment ! À chacun son juif ! Et même plus, c'est permis !... Il éclate de rire, et tous les paisibles consommateurs de la taverne Silbergleit se transforment en chiens de meute. Ils se ruent vers la sortie, l'injure aux lèvres et la matraque au poing... Tiens, prends ça. Ça peut toujours servir !... Puttkammer me glisse un gourdin dans la main et me pousse dehors.

En effet, ils sont là, en troupeau, rasant les murs pour essayer de passer inaperçus. Mais comment voulez-vous, avec leurs longs manteaux noirs, leurs chapeaux à large bord et leurs frisures ridicules, comment voulez-vous qu'ils passent inaperçus ? Les femmes et les gosses marchent derrière, comme si le mince écran des hommes pouvait les protéger. Des hommes, ça ? Des ectoplasmes qui trottaient, courbés en deux, la tête basse, le regard fuyant, déjà battus, déjà vaincus. Devant tant de fragilité, tant d'innocence, les Z.A. hésitent ; ils regardent ces familles apeurées en ricanant, mais aucun ne franchit la rue. Il leur faut un déclic, un motif, un cri qui les métamorphose en monstres de haine. Évidemment, c'est le hurlement érupté par Puttkammer qui déclenche tout... Eh bien, les gars ! Vous voyez pas que ces sales youpins se foutent de vous ?... C'est bien cela qu'ils attendaient. Ils se ruent aussitôt, la matraque haute, sur les brebis effarouchées qui se contentent de se couvrir la tête de leurs mains en poussant des couinements de souris. Et ça tape, ça frappe, ça assomme, ça casse. Et ça tombe, ça fuit, ça crie, ça saigne. Et moi aussi, devenu fou, je cogne, je martèle, j'éclate des nez, je brise des crânes. Et je cours, je cours, je cours derrière ces formes noires qui s'éparpillent en s'égosillant. En voilà une qui ralentit ! Celle-là, je ne la loupe pas ! C'est une femme ! Tant pis ! Tant mieux ! Mon gourdin s'abat sur une masse de cheveux noirs. Elle tombe. C'est Cécile ! Cécile, avec un fil rouge qui enfle, et qui coule le long de la tempe droite. Alors, tout disparaît.. Je m'évanouis.

... Alors, ce R2 vous a plu ?... La voix était encore plus moqueuse. Pas besoin d'ouvrir les

yeux. Je savais que j'allais le revoir, ce sale nabot. Juste un clignement. C'était bien lui. Et il s'éclatait en me regardant sortir de mon sommeil ! ... Bravo, mon cher, vous vous êtes déchaîné ! Mais dites-moi, je ne vous savais pas antisémite – du moins pas à ce point ! On dirait que vous y avez pris du plaisir ! Surtout avec cette jeune personne qui ressemblait si étonnamment à votre femme... Fumier ! Dégueulasse ! Vous savez bien que tout ça, c'est un rêve, ou plutôt un cauchemar ! Et un cauchemar que vous m'avez inoculé ! Je ne peux pas avoir matraqué Cécile ! C'est impossible ! ... Qui sait ? Vous savez bien que la réalité est souvent plus épouvantable que le pire de nos cauchemars ! ... Mais quand tout cela va-t-il se terminer ? Quand allez-vous cesser de me torturer ? Quand vais-je revoir Cécile ? Vous m'avez promis de la libérer si j'acceptais de collaborer. C'est ce que j'ai fait, il me semble en participant à cet abominable pogrom ! Alors... Rassurez-vous, vous allez être récompensé pour votre, disons : docilité ! Vous allez revoir votre femme... Je sentis une ondée remonter vers mes joues ; et mon cœur s'emballa, comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. Mais la voix glaciale de l'autre reprenait déjà... Cependant, l'honnêteté m'oblige à vous prévenir que vous allez éprouver une immense déception. Votre femme a énormément changé, elle revient de *là-bas*, et vous ne la reconnaîtrez peut-être pas... Ne pas reconnaître Cécile ! Ce type était fou ! Ou alors, il voulait encore me torturer en m'effrayant... Ça suffit ! Où est Cécile ?... Si vous voulez vraiment la revoir, cher monsieur Delattre (c'était la première fois qu'il utilisait mon patronyme), rendez-vous à l'hôtel Lætitia, à 16 heures... Je bondis : il était 15 heures 30. J'entendis à peine l'affreux gnome me crier... Bonne chance, monsieur Delattre ! Et surtout, bon courage !... Je percevais sans difficulté le sarcasme, mais peu m'importait : j'allais retrouver ma Cécile !

Dévaler l'escalier. Tiens ! il y avait donc un escalier ? Chercher cette foutue sortie. Pourtant, la dernière fois, elle était juste en face du bureau. Ne pas trop réfléchir. Foncer. Ouf ! Vite, dehors ! Un taxi ! Par chance, en voilà un... Tiens, il ressemble à celui que... Hôtel Lætitia ! Foncez... Ah ! Vous aussi, vous allez chercher un de ces pauvres gars qui reviennent de *là-bas* ?... Ce n'est un gars, c'est ma femme... Eh bien, mon pauvre monsieur, je vous plains. Il paraît que ce ne sont plus des êtres humains, même plus des loques. Certains... Écoutez, je vous ai demandé de faire vite ! Vos commentaires, vous pouvez les garder pour vous ! Je verrai bien quand je serai à l'hôtel... Il se renfrogna et ne dit plus un mot. Le trajet fut court, car les autos étaient encore rares après la guerre. Je débarquai à l'hôtel Lætitia avec une bonne dizaine de minutes d'avance sur l'horaire. Je n'étais pas seul, une foule agglutinée derrière des barrières attendait avec anxiété l'arrivée des rescapés. Les yeux rivés sur le porche de l'hôtel quêtaient le moindre mouvement, le moindre frémissement des policiers qui étaient de garde. Je parvins, après quelques coups de coude sournois et quelques poussées, au premier rang. Et moi aussi, je scrutais désespérément cette obscurité d'où allait sortir mon amour.

Et, tout à coup, un souffle, un murmure... Les voilà. Oui. C'étaient bien eux, les revenants

qui n'avaient même plus la force de se traîner, mais dont les yeux parcouraient cette foule aux cent visages pour y découvrir celui, celle, ceux qui les attendaient depuis si longtemps. La plupart étaient soutenus par deux brancardiers de la Croix rouge. Certains, encore plus faibles, étaient poussés dans des fauteuils roulants. Ils n'avaient plus de corps. J'avais l'impression de voir des squelettes titubant devant nous. Seuls, leurs regards semblaient encore vivants ; ils quémendaient anxieusement la reconnaissance de quelqu'un qui les aimait. On avait cousu au niveau du cœur une étiquette avec leur nom et leur prénom. Ils redevenaient des créatures humaines après avoir été si longtemps des numéros, des numéros qui étaient tatoués à vie sur leur bras. Autour de moi, des femmes, des hommes s'écroulaient en sanglots en retrouvant dans une de ces pauvres épaves l'être qu'ils chérissaient. Mais Cécile ? Où était-elle ? Les arrivées se faisaient rares. Ce salaud de nabot m'avait-il une fois de plus trompé ? Je restais seul, avec les deux policiers toujours en faction devant la porte de l'hôtel. Encore un dernier fauteuil roulant avec une pauvre vieille prostrée. Un fichu blanc sur la tête entourant un visage simiesque dévoré de l'intérieur ; des mains squelettiques posées sur ses genoux ; et des yeux noirs qui me fixaient. Gêné, je détournais mon regard, et je m'apprêtais à partir quand la curiosité me poussa à déchiffrer l'étiquette sur le cœur de la vieille. Cécile Delattre ! Instinctivement, je m'avançai. Elle ne bougeait pas, elle regardait toujours dans la même direction. Dans ses yeux, c'était le vide. Elle ne m'avait pas reconnu. Elle ne pouvait plus reconnaître personne.

Alors, lentement, honteusement, je m'enfuis, sans me retourner.

Au deuxième coup de botte dans les côtes, je me réveille. Ce n'est pas le nain aux yeux globuleux. C'est mon maître (que le dieu des chiens le patafiote, ce salaud !) qui, gentiment, à sa manière habituelle, me tire du sommeil. Mais cette fois, je ne lui en veux pas ! J'ai fait d'affreux cauchemars. J'ai rêvé que j'étais un homme ! C'était abominable ! Heureusement, toutes ces horreurs que j'ai vues, ou que j'ai faites, elles n'ont jamais existé ! C'était un rêve ! N'empêche que je suis drôlement content d'être un chien, un brave chien qui ne sait pas ce que c'est que le mal. Pourvu que les hommes ne me l'apprennent pas !

Ça oui ! Que je suis heureux de n'être qu'un chien !

À moins que